



Mondanités.

M. et Mme Frank H. Mortimer et leurs enfants sont à la Passe Christian pour la saison. Mme Gustave Kohn et Mlle Thérèse Kohn ont quitté Atlantic City pour Narragansett Pier où elles vont passer plusieurs mois. M. et Mme G. W. Nott et Mmes Emma et Kate Nott partiront dans quelques jours pour Greenbrier, White Sulphur Springs où ils vont passer la saison. Le Dr et Mme Paul McIlhenry sont de retour, de leur voyage de noces et occupent la résidence de Mme William Preston Johnston, rue Seconde. M. et Mme Rathbone DeBury et leurs enfants ont été les hôtes de Mme A. E. Austin, à Biloxi, ces jours derniers. M. et Mme Ike Stauffer partiront prochainement pour Cobourg, Canada, et y passeront plusieurs mois. M. St John Perret est de retour de Harvard, où il a suivi un cours spécial. Le Col. et Mme William G. Vincent partiront à la fin du mois pour Cobourg, Canada, et y passeront plusieurs mois. M. et Mme George Grima et leur famille ont pris possession de la maison qu'ils occuperont à la Baie St Louis jusqu'à la fin de la saison. Mme Branch K. Miller et Mlle Alice Miller partiront dans quelques jours pour Charlevoix, Mich., et y séjourneront quelques temps avant de se rendre aux Catskill Mountains. Mme John Magnin séjourne actuellement à la Passe Christian. Mme J. Henry Lafay annonce le prochain mariage de sa fille, Mlle Emilie Marie Lafay, avec M. Samuel A. LeBlanc, de Pointe-aux-Lacs. L'octonème aura lieu le 7 août, à 5.30, à l'église de Notre Dame, du Rosaire. Mme T. Buddecke et Mme Auguste (l'adveillie) sont les hôtes de M. et Mme Paul Capdeville à la Baie St Louis. M. et Mme Chapman H. Hyams sont actuellement à Poland Springs, Maine. Mme Emile Dreull et sa fille, Mlle Evelyn Dreull, partiront pour la Virginie la semaine prochaine. Le Dr et Mme Louis Geipi et leurs enfants sont à Waveland pour la saison. M. et Mme Gus Rhoan sont partis ces jours derniers pour la Caroline du Nord où ils vont passer plusieurs mois. Mlle Edith Aiken passe quelques temps chez Mme George Denège, à Biloxi, Miss. Mme Frank B. Dunbar et M. et Mme Emilie Christ et leurs enfants ont pris possession de leur résidence d'été à Biloxi. M. et Mme Ulysses Marisoni, Mme U. Marisoni et M. et Mme W. T. Nolan passeront l'été à Louisville, La., où ils vont bientôt se rendre. Mlle Olive Freret est en visite chez M. et Mme Richard McCall, à leur habitation, McManor. Le Juge F. A. Monroe est allé rejoindre Mme Monroe et Mlle Marion Monroe à Englewood, Colo., sur l'Hudson, où ils seront pendant quelques temps les hôtes de M. et Mme Mildred Logan. M. et Mme Fernand May sont de retour de New York où ils ont passé quelques temps à leur retour de l'Europe. Mme Richard Bond et ses deux enfants seront prochainement les hôtes de M. et Mme Frank L. Richardson, sur leur habitation dans les environs d'Amite, Lae. M. Aristide Hopkins et M. et Mme Guy Hopkins et leurs enfants sont à Biloxi pour la saison. Des invitations sont reçues de Mme M. E. Bridwell, de Forest City, Ark., pour le mariage de sa fille, Lulla, avec M. Henry Alvan Bente, de la Nouvelle-Orléans, mariage qui sera célébré le 10 juillet, à 5.30 du soir à l'église du Bon Pasteur, de Forest City. M. Gédéon Dufour est parti jeudi pour New York, en route pour l'Europe où il va rejoindre Mme Dufour, sa mère, Mme J. W. Libby. Mme Les Stauffer et sa fille, Mlle Louise Stauffer s'embarqueront de New York pour l'Europe, à la fin de la semaine. M. T. D. Wharton est parti pour New York mercredi. Mercredi dernier, Mme Henry Despit a donné un Ombry Club en l'honneur de sa fille, Mlle Myrtle Despit, un joli lunch auquel ont pris part Mlles Elizabeth Legendre, Marie Célestine Villard, Kitty Janvier, Lillian Brogan, Maud Fay, Anna Thompson, Ethel et Mildred

L'Épouvante

Dans leur hutte de pêcheurs à l'acre relent de saumure, l'humble hutte perdue sur ce cap d'Irlande, et si proche de la mer que par les grandes marées le flot la battait de son écumé, John Blink et sa femme, depuis des années, attendaient le retour du fils. Celui-ci s'était embarqué un beau matin pour le Klondyke, pour le fabuleux pays où se ruèrent, après l'enrichissement des premiers pionniers, tous les aventuriers du monde. Il avait juré d'en revenir avec un monceau d'or; mais le temps avait passé, indifférent à la détresse des pauvres vieux qui, privés de leur unique affection, lentement se sentaient glisser dans la mort. La nuit était venue ce soir-là plus vite que de coutume; la tempête ravageait la côte. John Blink, qui gagnait encore quelques shillings à charger sur les bateaux de pêche le sel et la glace, n'avait pas trouvé à s'employer depuis plusieurs jours à cause de la mer continuellement démontée. Les provisions étaient presque épuisées. C'est à peine s'il restait sous le misérable toit un peu de marée agglutinée au fond d'un baquet. Serrés l'un contre l'autre, ils se lamentaient devant l'âtre où brûlait un petit amas de varechs, et leur plainte, comme un écho languissant, répondait à l'éternelle plainte du dehors, lorsqu'un frappa contre l'huis. Un espoir qui les souleva, les bouscula devant la porte qu'ils ouvrirent. L'océan fouettait à coups de lanières grises la ténèbre du ciel. Sur ce fond de tourmente, un homme dressait sa haute stature. — Le gîte pour la nuit! supplia-t-il. John Blink, que le destin bafouait une fois de plus, cracha un juron. L'inconnu, ruisselant de pluie, attendait sur le seuil. Son aspect était sauvage. Ses yeux brillaient d'un dur éclat; une barbe fauve austère drue qu'une fourrure de loup couvrait ses joues jusqu'aux pommettes et de terribles souffrances semblaient avoir épuisé tout son être. — Je demande le gîte pour la nuit, implora-t-il encore. Le couple, méfiant, hésitait; mais l'arrivant s'avança dans la pièce et, jetant sur la table un sac de peau qu'il avait en bandoulière: — Braves gens, ajouta-t-il, vous ne perdrez rien à m'accueillir. Je porte une fortune avec moi. Il promena sur les murs un regard curieux et, s'étant assis, il tendit les mains à la chaleur du foyer. Les deux vieux, intrigués, surpris, se rapprochèrent, risquèrent de timides questions... O stupéfact! Cet homme venait de l'extrême nord canadien, de ces contrées mêmes où leur fils peignait en ce moment. Est-ce qu'ils ne rêvaient pas, en vérité? Comment cet étranger était-il sous leur toit avec tout son or insolent, pourquoi tout à la place du gars qu'ils attendaient? — Vous n'avez pas connu notre fils? demanda la femme. Il s'appelle Jack Blink et travaillait sur le terrain de Picotte, à trois dollars par jour, ce qui est la misère dans ce pays-là. — Vous savez... on ne connaît pas tous les noms là-bas, répondit-il avec un geste vague. Et comme elle insistait, longuement, il leur parla de son effroyable vie, si loin, à la conquête du précieux métal. Au cours de l'hallucinant récit, c'est leur fils que les pauvres gens évoquaient, qu'ils voyaient exposé aux horribles périls hérissant cette terre de douleur, où, durant quelques semaines de l'été, le soleil brûle comme un caustère, tandis que le reste de l'année il faut marcher à la boussole dans l'interminable nuit polaire ravagée par le blizzard, cette terre où les larmes gèlent dans les yeux et où les roches éclatent avec un bruit de tonnerre. L'homme, ayant terminé, se leva, fit plusieurs fois le tour de la pièce, puis, familièrement, poussa la porte d'un réduit qui n'était meublé que d'un lit. — Comme on doit bien reposer là-dessus! murmura-t-il. — C'est que, dit le vieux, cette chambre est celle du fils, de notre Jack... Et personne n'y a jamais couché depuis son départ. — Bah! dit la femme, vous pouvez bien vous étendre un peu, puisque vous êtes fatigué... Je vais préparer la soupe... avec ce que j'ai. Reposez-vous jusque-là. Et bientôt l'étranger s'assoupit et les vieux, effarés, prêtèrent l'oreille au bruit de ce souffle qui hantait le silence de la hutte... et qui n'était pas celui de leur enfant. Tandis que la femme jetait quelques poissons dans la marmite, John Blink songeait. Une ride méchante sillonnait son front. — Femme, dit-il enfin, que penses-tu de cela? Réponds... Dieu sera-t-il toujours contre nous? — Il n'y a, vois-tu, qu'à se résigner, soupira-t-elle. — Jusqu'au moment où on se révolte contre le sort. Malheur alors à celui qui passe! Elle se pencha vers lui, les yeux près des yeux. Elle savait que souvent de sombres fureurs couraient dans l'âme de son époux... Elle se rappelait qu'autrefois il s'était pris de querelle avec un de ses compagnons, au bord d'un chalet, et qu'au retour au port on avait débarqué un cadavre. — Tu ne comprends donc pas, reprit-il sourdement, qu'avec l'or de cet homme... cet or qui est à portée de nos mains... nous aurions à manger jusqu'à la fin de nos jours; bien mieux, nous pourrions faire revenir le petit... nous pourrions l'arracher à cet enfer là-bas, le sauver de la mort qui le menace... Ne comprends-tu pas que pour cela je serais capable de me damner? — Ah! tais-toi, te dis-je... tais-toi! Il baissa la tête et, les coudes sur les genoux, s'étreignit les tempes. — Allons, reprit-elle, tu ferais mieux de couper un peu de bois. En maugréant, il prit la hache et fendit une branche épaisse. — Que dis-tu de ça, la vieille?... Ma main est encore solide et ne tremble pas trop... hein?... d'un seul coup... tu as vu? Elle surveillait la marmite. L'eau était longue à bouillir. A chaque instant, elle se penchait, soufflait sur la flamme. Elle ne pensait déjà plus à lui, le croyant calmé, lorsque, s'étant retournée, elle le vit immobile; l'air pétrifié, sur le seuil du réduit. Il tenait sa hache à la main d'un air stupide... Un peu de sang dégouttait sur le carreau. Un silence effrayant s'abattit entre eux. De la grève, la clameur de l'océan s'élevait comme une grande voix justicière. John Blink, enfin, murmura: — Tu prendras dans le bahut la toile à voile. On pourra l'y rouler... Et moi... je le traînerai jusqu'à la mer. Mais elle ne répondit rien. Il la regarda alors. Elle venait de se dresser hagarde, les yeux follement dilatés. — Qu'as-tu...? qu'as-tu donc? — Rien... rien, dit-elle... une folie... — Quelle folie?... Explique-toi. — Tout à l'heure... tu as vu... l'homme a poussé cette porte... il l'a poussée... comme... — Eh bien? — Comme... s'il savait... Ils voulurent parler encore. Mais l'horrible soupçon avait paralysé leurs lèvres. Ils ne s'exprimaient plus que par saccades. — Ce n'est pas lui, bêgaya-t-il... Ce ne peut être lui! — Sait-on jamais?... Nos yeux se sont... usés... Nos yeux voient mal... Et puis le temps... le temps... a passé... — Alors... pourquoi... ne se serait-il pas... nommé... en entrant? — Il était comme ça... autrefois... bizarre... rappelle-toi... Il aimait faire... des farces... C'est à peine s'il se comprenait maintenant. L'épouvante le serrait à la gorge, telle une main. Soudain, le regard errant de John Blink se fixa sur le sac de peau que l'autre avait jeté là, tout près. Il se précipita dessus, l'ouvrit de ses mains tremblantes. Le sac contenait du linge... une casquette, un chandail déteint, un coffret de cuir renfermant quelques louches de pépites, mais rien... rien qui pût leur révéler l'identité du mystérieux voyageur. Ils se reprirent à espérer, et lorsque le cauchemar se fut presque dissipé, tous deux, possédés par la même curiosité, s'approchèrent du réduit. John Blink leva la lampe. Le cadavre leur apparut dans son immobilité tragique... Mais, ô terreur! la lumière éclaira un visage qui n'était plus celui de leur fils, un visage que la mort avait débarrassé de sa fatigue... le visage familier et si doux dont le souvenir s'était conservé au cœur de leurs cœurs... et qui leur souriait comme autrefois. Et tandis que les vieillards affaissés avec un cri d'oiseau égoré, son homme, qui avait laissé tomber la lampe, poussa la porte du dehors. La rafale s'engouffra,

Milo et Mirza

Milo avait à peu près 13 ans, des cheveux drus, décolorés par le soleil; des yeux gris perçants, un nez en trompette et une carrure déjà solide. Il gagnait sa vie à faire des tours à la terrasse des cafés et s'intitulait, pour son personnel amoureux, "artiste forain". Son matériel se composait d'un tout petit carré de tapis usé jusqu'à la corde et d'une écuelle en étain. En plein boulevard, devant les rangées de consommateurs, il étendait sur le trottoir son petit tapis, accrochant au dos d'une chaise son veston crasseux et, en tricôt déteint et collette cycliste, après deux mots de boniment, exécutait des exercices qu'il annonçait à mesure: "Périlleux en avant. Souplesse en arrière. Equilibre avec dislocation des jambes." Puis il quêtait avec l'écuelle en étain. C'est ainsi qu'il vivait depuis deux ans. Ses souvenirs antérieurs dataient d'une roulotte de bohémiens où il avait passé toute son enfance entre trois étres pittoresques: un escogriffe de quarante ans, qui était jongleur et équilibriste; sa femme, personne aux grands yeux, qui ne parlait pas beaucoup, mais tirait les cartes et lisait dans le marc de café à la perfection, et la mère de celle-ci, sorcière invraisemblable, qui faisait la cuisine, psalmodiait d'incompréhensibles chansons sans fin et, en cas de besoin, donnait un coup de main pour la bonne aventure. Milo savait qu'il n'était pas leur enfant, mais hors cela, il ignorait tout de lui-même, sauf son nom, bref comme un surnom, et cela lui était bien égal. Les nomades n'étaient pas méchants. Ils ne l'avaient pas mutilé pour en faire un phénomène et l'homme ne l'avait disloqué que juste ce qu'il fallait pour qu'il devint acrobate. La jeune femme lui avait à peu près appris à lire, écrire et compter, et la vieille, pendant qu'il l'aidait à épucher les légumes (chapidés les plus possibles aux cultures solitaires), lui enseignait ses chansons étranges, qu'il ne comprenait pas. Le reste du temps, il s'amusa avec Mirza. C'était une chienne qu'il avait ramassée toute petite et à demi morte au bord d'un fossé, et qui était devenue une grande bête solide comme un loup, dont elle avait l'aspect; adoucieuse, intelligente et redoutable pour tout le monde, sauf pour Milo, auquel elle avait voué cette adoration inextinguible que les chiens ont pour un seul de leurs maîtres et qui ne se dément jamais. Ainsi, entre Mirza, qui l'aimait, et les bohémiens, qui lui étaient indifférents, Milo coulait une existence de liberté sauvage, et qui était selon son cœur, au hasard des longs voyages sans hâte à travers les campagnes, des haltes du soir aux croisements de chemins et des représentations aux foires, dans la lumière crue, les musiques folles et l'odeur des fritures. Une catastrophe avait tout bouleversé, que Milo n'avait jamais bien connue. Un soir de juin, rentrant après un après-midi d'acrobatie et de quête, vers la roulotte, arrêtée depuis quelques jours aux portes de Paris, il était tombé dans un tumulte extraordinaire. La police occupait le campement et les forains atterrés parlaient d'un drame, une histoire tragique de jalousie sauvage et de coups de couteau qui stupéfia Milo. La jeune femme aux grands yeux agonisait à l'hôpital, l'escogriffe était au Dépôt, la vieille, devenue folle d'émotion, à l'infirmerie spéciale, et la roulotte à la fourrière ainsi que Mirza. Milo, évitant d'attirer l'attention sur lui, avait tout d'abord filé rapidement. Son instinct le poussait à être libre, et se trouvant tout à coup seul au monde, il en avait aussitôt pris son parti. Il avait, pour tout bien, son petit tapis, son écuelle et les quarante quatre sous qu'il avait gagnés dans la journée. Il estimait que cela suffisait et s'établit à son compte. S'il n'y avait pas eu d'hiver et pas de gardiens de la paix, il aurait trouvé sa nouvelle situation plus charmante encore que la précédente. Il gagnait, dans la belle saison, trois à quatre francs par jour. Il en dépensait à peine le quart et économisait le reste, changeant ses sous pour des francs et ses

Comment Grace Benson de Vint célèbre pour la beauté de ses mains et de ses bras.

seraient enchantés du président Yuan-Chi-Kai. Ce sage Chinois vient d'envoyer à la nation un message. Prévient-il des troubles publics? Non. Le président s'adresse au peuple pour lui recommander l'économie. On voudrait que l'Occident suivit ces maximes. Quelle simplicité nouvelle dans nos mœurs, quel agrément touchant dans la politique si le premier magistrat, s'adressant aux Chambres, leur mandait que les diners de deux plats lui paraissent suffisants dans l'étendue de la République et que les combinaisons valenciennes sont un ajustement peu favorable au bonheur du peuple. C'est à peu près ce qu'a fait le président Yuan-Chi-Kai. Justement ému de la cherté de la vie, et voyant avec douleur les prix des choses décupler, il a, si on croit l'agence d'Extrême Orient composée d'un mandement sur ce texte des anciens philosophes, que "l'économie est une vertu publique, et que la prodigalité un grand vice." Il a rappelé des exemples concluants. Le sage Yu, qui florissait en 2255 avant notre ère, habitait une petite maison et mangeait très mal; c'est pour lui qu'il devint très savant et fut élevé à l'empire. Au contraire l'empereur Kie (1818 avant notre ère) habitait de beaux palais et buvait du vin. Qu'adviint-il? Il perdit la raison et se ruina. Il n'a pas cessé d'être ainsi. Sous la dynastie des Tsing, deux prodiges, Tchong et Yang-Khal, qui dépensaient à chaque repas des milliers de taëls, finirent menés; et leur exemple n'a pas cessé d'être le scandale et la leçon de leurs concitoyens. Pour cette raison, ajoute le document, nous, grand président de la République de Chine publiions cet édit, exhortant minutieusement notre peuple à réduire autant que possible ses dépenses pour la nourriture, les habits, les fiançailles, mariages et funérailles, etc., et tous les notables mandarins et négociants, ainsi que tous les riches, qui doivent donner le bon exemple au peuple, à faire tout leur possible pour pratiquer l'économie et à dire à leurs compatriotes d'en faire autant. Ainsi nous jouirons sans fin du grand bonheur de la République unie." Déjà Montesquieu avait enseigné que les républiques étaient fondées sur la vertu; malheureusement, on ne sait pas au juste sur laquelle. Doit-elle être sordide? Et, au fond de son cercueil vénéré, le sage Yu, après quatre mille ans, est-il encore content d'avoir si mal mangé? Knoxville, 6 juillet.—Un bloc de pierre de fortes dimensions qui s'est détaché du plafond du tunnel de Morley, a causé le déraillement partiel du train rapide no. 4 de la compagnie Louisville Nashville, ce matin à 1 heure. La locomotive et deux wagons ont quitté les rails, mais il n'y a eu fort heureusement pas d'accident de personnes. Le reste du train a été ramené à Coal Creek et de là détourné sur les voies du Southern Railway jusqu'à Jellisco. COMMENT GRACE BENSON DE VINT CÉLÈBRE POUR LA BEAUTÉ DE SES MAINS ET DE SES BRAS. Préparation Gratuite Qui Peut Être Préparée Chez Tout Bon Fran. Grace Benson, célèbre pour la merveilleuse beauté de ses mains et de ses bras a dit dans une interview récente: "Si je pouvais faire connaître à toutes les femmes la préparation que j'ai faite, qui me procure toutes les beautés de mes mains et de mes bras aussi beaux que les miens. Je suis heureuse d'avoir l'occasion de donner ma recette gratuite au monde entier. Elle aidera toutes les femmes qui veulent améliorer leur apparence personnelle." Quand je lui demandai si elle me permettrait de publier la prescription, elle répondit promptement: "Certainement, trop heureuse que vous le fassiez." So tournez vers un bureau, elle l'écrivit sur un bout de papier et me la tendit. La voici: "Allez à n'importe quelle pharmacie, procurez-vous une bouteille vide de deux onces, ainsi qu'une bouteille d'un once de Kulu Compound. Verser le contenu entier de la bouteille de Kulu dans la bouteille de deux onces, ajoutez-y le quart d'une once de witoh basal, puis remplissez d'eau. Appliquez soir et matin. Elle ajouta: "Cette prescription rend la peau transparente et se fait disparaître tous les défauts tels que roussure, taches, taches causées par le soleil, ridules et rougeurs. Une seule application accomplit une transformation merveilleuse. Quand des cols bas sont portés on peut l'appliquer au cou avec des résultats aussi surprenants. Elle est absolument inoffensive et n'empêche ni ne fera positivement pas pousser le poil." Heureux Etat de Chine! Déjà il y a deux cents ans, l'empereur Yontching avait enseigné l'économie et favorisé l'agriculture au point de faire dîner avec le vice-roi de la province le labourer le plus diligent; c'est pourquoi Voltaire, ayant composé une histoire en trente-huit chapitres à la gloire de Louis XIV, la conclut par un trente-neuvième en l'honneur de Yontching, et à la conclusion des princes sans lumière. La République chinoise est aussi éclairée que la furent les meilleurs empereurs. Yontching, son père Cam-hi, et Voltaire lui-même

Votre estomac peut revenir

Donnez-lui une chance... il ne veut qu'un peu d'aide. Essayez une dose de HOSTETTER'S Stomach Bitters avant les repas pendant quelques jours. Observez l'amélioration... Prenez Hostetter's tous les matins. VOTRE ESTOMAC PEUT "REVENIR" Donner-lui une chance... il ne veut qu'un peu d'aide. Essayez une dose de HOSTETTER'S Stomach Bitters avant les repas pendant quelques jours. Observez l'amélioration... Prenez Hostetter's tous les matins.